



**ALEXANDRE
LACROIX**

L'homme
qui aimait trop
travailler

roman

Flammarion

ALEXANDRE LACROIX

L'homme qui aimait trop travailler

Sommer a un problème, mais il est le seul à l'ignorer : il travaille sans cesse. Directeur de la chaîne logistique d'une grande entreprise, il a oublié qu'une autre vie était possible. Il jongle entre les réunions commerciales, les coups de fil et les manœuvres malveillantes de son supérieur hiérarchique, et se targue de maîtriser son emploi du temps à la perfection. Bien sûr, il y a comme un paradoxe entre son engagement, à corps perdu, dans son métier et la dimension parfaitement dérisoire de celui-ci : vendre toujours plus de biscuits à toujours plus de clients. Mais il continue. Jusqu'à ce qu'un grain de sable vienne gripper cette machine bien huilée.

En mettant en scène l'homo faber des temps modernes, Alexandre Lacroix nous offre un roman percutant sur notre relation au travail quand elle est vécue comme une servitude volontaire. *L'homme qui aimait trop travailler* s'ouvre comme une comédie mais pourrait bien se muer en tragédie contemporaine.

Alexandre Lacroix est directeur de la rédaction de Philosophie magazine. Il est l'auteur de nombreux romans dont L'Orfelin et Voyage au centre de Paris (Flammarion, 2010, 2013).

Flammarion

L'homme
qui aimait trop travailler

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Premières volontés*, Grasset, 1998 ; Pocket, 2006.
Être sur terre, et ce que j'en retiens, Calmann-Lévy, 2001 ; Pocket, 2004.
La Mire, Flammarion, 2003.
Un point dans le ciel, Flammarion, 2004.
De la supériorité des femmes, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.
Quand j'étais nietzschéen, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2010.
L'orfelin, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2013.
Voyage au centre de Paris, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.

Essais

- Se noyer dans l'alcool ?*, PUF, « Perspectives critiques », 2001 ; nouvelle édition revue et augmentée J'ai lu, 2012.
La Grâce du criminel, PUF, « Perspectives critiques », 2005.
Le Télévathan, Flammarion, « Café Voltaire », 2010.
Contribution à la théorie du baiser, Autrement, 2011.
Comment vivre lorsqu'on ne croit en rien ?, Flammarion, 2014.

Alexandre Lacroix

L'homme
qui aimait trop travailler

roman

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-6029-7

Et moi aussi, je me suis senti
prêt à tout revivre.

ALBERT CAMUS, *L'Étranger*

PREMIÈRE PARTIE

I

Mon premier geste, en me levant, n'est pas de préparer le petit déjeuner – comme j'ai toujours vu ma mère le faire autrefois – ni de filer sous la douche – comme c'était le cas de mon père –, mais de consulter mon téléphone portable et de prendre connaissance des mails arrivés durant la nuit. Peut-être était-ce au départ un réflexe professionnel, il y a longtemps que c'est devenu un rite, que j'observe même le week-end. Pourquoi me précipiter ainsi sur la page de ma messagerie, même quand je n'ai aucun dossier urgent sur le feu ? La vraie raison, l'explication profonde en est un peu mystérieuse. Je dirais : *parce que j'attends une réponse du monde*. Bien sûr, un tel espoir est de nature à être systématiquement déçu. Du trou noir de la nuit ne sort jamais aucune révélation.

J'en ai encore eu la confirmation ce matin. À sept heures moins dix, il y avait dans ma boîte un message d'un prestataire un peu fou, insomniaque, devenu une légende dans notre service à cause des

horaires surréalistes de ses envois ; à part ça, une demi-douzaine de newsletters qui avaient dû être expédiées automatiquement.

J'y ai jeté un coup d'œil, puis me suis dirigé vers la cuisine. Un verre à pied, où le vin de la veille avait déposé des cercles vermeils irisés, traînait dans l'évier comme un reproche. La bouteille, vide, avait déjà rejoint le fond de la poubelle. Je bois une bouteille tous les soirs ; je la sirote dans ma solitude, cela me prend une heure ou deux et me procure un décollement assez doux, qui n'est pas vraiment de l'ivresse.

Sur moi, le vin agit comme une sorte de fard, qui permet de masquer la cause réelle de ma fatigue. En me levant, je me sens un peu vaseux, barbouillé. Mais je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même... Pas question de m'apitoyer sur mon sort ni de geindre : il faut faire comme si de rien n'était, dissimuler le forfait, à mes yeux comme à ceux des autres, en reprenant le contrôle, en redevenant aussi vite que possible tonique, énergique, entreprenant, plein d'initiatives, que sais-je ? Dans les cynodromes d'Angleterre on utilise, pour faire galoper les lévriers, des lapins-ficelles filant à toute allure sur un rail métallique ; de même, le vin représente pour moi un de ces leurres, qui me fait interpréter ma fatigue comme un péché qu'il serait de mon devoir d'expier, et non comme l'effet du surmenage. C'est pourquoi, loin de diminuer ma puissance de travail, l'alcool l'a toujours, paradoxalement, décuplée, en m'incitant à me

dépasser. Malgré cela, la vue de mon verre taché, d'une transparence spectrale, m'a fait courir dans le bas du dos comme un frisson électrique.

Mais l'heure n'était pas aux boissons fermentées. Je me suis tourné vers un bac pour attraper une capsule d'expresso en aluminium, la choisissant aussi sombre que possible – les dosettes noires et les marron étant épuisées, je me suis rabattu sur une mauve, en laissant de côté les dorées et les vertes qui me dégoûtaient vaguement (mais pourquoi continuent-ils à associer des couleurs vives à de la caféine?). J'ai enfoncé ma capsule dans le petit percolateur électrique et me suis versé une tasse serrée. Ce café ne m'a pas semblé assez fort.

Après quoi j'ai déroulé mon tapis de gymnastique sur le plancher de mon salon. J'ai d'abord fait trente pompes sur un rythme lent. Ensuite, je me suis lancé dans mes exercices de gainage : je suis resté en équilibre sur les avant-bras et les pointes des pieds, mon corps formant un pont raide au-dessus du sol, pendant une minute trente ; puis j'ai adopté la même position, en équilibre sur le coude et le tranchant du pied droits, pendant le même laps de temps ; *idem* du côté gauche ; enfin, pieds à plat, genoux pliés, les omoplates plaquées au parquet, j'ai soulevé mon bassin aussi haut que j'en étais capable, dans une position, il faut bien l'admettre, carrément ridicule.

Mon coach, à la salle de sport, est catégorique : travailler ses abdos relève de l'hérésie. Au mieux, cela

fait ressortir le ventre et bomber la graisse ; au pire, pour ceux qui, comme moi, passent une bonne partie de leur journée assis devant un écran, cela recroqueville davantage, les muscles abdominaux commandant le pliement du tronc. C'est pourquoi il vaut mieux, selon lui, abandonner ce mouvement aux culturistes chevronnés voulant développer l'ensemble de leur musculature, pour se concentrer sur le gainage, qui renforce le tour du bassin et fait disparaître, si l'on est régulier, les bourrelets disgracieux ainsi que les poignées d'amour.

Si je me suis mis au sport, c'est largement à cause de Sandra. Pas dans l'espoir de lui plaire ni de la reconquérir – toute tentative de marche arrière serait absurde –, mais parce que, durant les scènes pénibles qui ont émaillé notre séparation, elle a lâché un mot qui n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd : elle a avoué qu'elle me trouvait *rondouillard*. Le comble, c'est qu'elle ne l'a même pas dit pour me blesser, alors qu'à de nombreuses reprises, dans nos disputes, elle m'a couvert d'insultes. C'était plutôt affectueux de sa part, en fait. Pendant notre période de crise, il y avait des pauses de réconciliation éphémère, et c'est lors d'un de ces câlins convalescents qu'elle m'a lâché quelque chose comme

— Quand même, tu vas me manquer, mon petit rondouillard,

en me caressant les poils du ventre. Rien n'aurait pu me blesser davantage. Depuis – les ruptures ont

leurs bénéfiques collatéraux – je me suis repris en main. J'ai perdu sept kilos, mille grammes par mois.

Quand elle est passée chercher ses affaires, Sandra a rassemblé tout ce qui lui appartenait dans la chambre et le salon. Elle s'était munie de grands sacs de sport, qu'elle remplissait sans aucune méthode, avec une sorte d'affolement nerveux, prétextant que le taxi l'attendait en bas pour éluder la conversation. Elle était si perturbée qu'elle en a oublié la salle de bains ; peut-être le caractère intime du lieu la mettait-elle mal à l'aise ? Son oubli a transformé la pièce, à mes yeux, en une sorte de mausolée : je n'ai pas enlevé sa brosse à dents dans le gobelet, ni son peigne antistatique doré, ni son tube de rouge à lèvres, et surtout pas son épais peignoir champagne. Il faudra pourtant que je m'en débarrasse, à court ou moyen terme. Les soirs où j'ai ramené chez moi d'autres filles (rencontrées sur Internet), elles n'ont pas apprécié de découvrir, après l'amour, ces affaires de femme et m'ont ensuite toisé d'un œil soupçonneux (je m'étais inscrit sur les sites dans la catégorie *célibataire*). Oui, si je veux avoir quelque chance de retrouver quelqu'un, il faudra faire place nette. En attendant, j'aime bien me laver au milieu de ces vestiges de notre concubinage.

Pourquoi Sandra est-elle partie ? Sans doute qu'elle s'ennuyait. Elle avait trente-deux ans, exactement dix de moins que moi. Bien sûr, au début, elle s'est sentie attirée par ma prétendue maturité ; c'était la première fois qu'elle sortait avec un homme

qui avait un contrat de travail à durée indéterminée et qui, le matin, enfilait un costume (sortant tous les deux jours du pressing) et se nouait une cravate autour du cou avant de partir au bureau. Cela l'apaisait, la tranquillisait. Elle y voyait une promesse de sécurité et de confort. Mais elle n'a pas tardé à réaliser que j'avais aussi très peu de temps à lui consacrer. Je pars à sept heures trente et rentre, dans le meilleur des cas, douze heures plus tard ; souvent, j'ai des déplacements sur site en province, des réunions qui s'éternisent en soirée et dois retourner au turbin le samedi. Le temps libre résiduel, je l'offrais sans restriction à Sandra, je m'efforçais de l'emmenner au cinéma, au restaurant, dans les boutiques et même en boîte de nuit, bien que je déteste ça. Mais ce qu'elle voulait de moi, ce n'était pas seulement des loisirs. C'était quelque chose que je ne pouvais pas lui donner. Portée par ce sentiment mégalomane et vorace, nocif à l'extrême, qu'on appelle l'amour, elle aurait voulu devenir mon *centre de gravité*. Malheureusement, elle sentait bien que ma vie était ailleurs et que, si un malin génie m'avait sommé de choisir entre mon job et elle, c'est elle que j'aurais sacrifiée sans hésitation – la situation ne s'est jamais présentée en ces termes, mais Sandra n'était pas sotte et savait à quoi s'en tenir.

J'ai regardé mon visage dans le miroir de la salle de bains. À quarante ans, on a la gueule qu'on mérite, dit le proverbe ; j'ai toujours pensé que cette règle s'appliquait davantage aux autres qu'à

moi-même... Sandra, mes collègues, ou même n'importe quel passant pris au hasard dans la rue : ils ont un visage qui leur va, si j'ose dire, comme un gant – leur apparence a la force même de l'évidence, un peu comme leur démarche ou le timbre de leur voix, qui forment un tout cohérent avec leur personnalité. Mais, je ne sais pourquoi, je ne ressens pas cette adéquation, cette familiarité rassurante quand je me regarde dans la glace ; j'ai l'impression que mon visage ne me ressemble pas. M'appartiennent-ils vraiment, ces sourcils un peu tombants qui me donnent l'air d'un chien battu ? Ai-je déjà les tempes argentées ? Et ce menton minuscule, pareil à un abricot fendu que la graisse du cou cherche à gober, ne conviendrait-il pas mieux, de même que mes joues arrondies, à un homme placide et lymphatique ? J'ai la bouche charnue, en signe d'attachement aux plaisirs terrestres. Or, à la vérité, je suis le contraire de tout cela, je suis quelqu'un d'inquiet et de tendu, d'ascétique et d'énergique. Rien à faire, chaque fois que je tombe sur un miroir ou une photo de moi, j'ai le sentiment qu'il y a erreur sur la personne, qu'on m'a collé ironiquement la gueule d'un autre.

J'ai fait le calcul : j'utilise, pendant le quart d'heure que dure ma toilette, pas moins de sept produits parfumés. Par ordre d'usage, il y a d'abord mon shampoing antipelliculaire, sans doute l'odeur la moins agréable de toutes, qui rappelle le goudron et l'acidité de la feuille de vigne pourrissante ; mon

N° d'édition : L.01ELJN000600.N001
Dépôt légal : mars 2015